Laissez-moi ajouter encore quelques lignes à ce rapport déjà trop long. La visite de notre P. Général a été pour nous tous une bien douce surprise et une vraie bénédiction. Partout où il a passé, il n'y a qu'une voix pour proclamer sa bonté, sa condescendance, son tact et ses manières nobles, sa perspicacité dans les affaires, sa facilité à résoudre les questions les plus embarrassantes, son habileté à tout ramener à la règle, sa fermeté à maintenir ce qui a été décidé, sa patience à écouter tous ses sujets. *Transiit benefaciendo.* Sa visite a fait un bien immense. Le R. P. ANTOINE est excellemment qualifié pour être le *socius* du Révérendissime Supérieur général et, sans aucun doute, il a grandement contribué au succès de la visite. *Deo gratias!*

J'ai l'honneur d'être, révérend et bien cher Père, votre dévoué Frère en J. et M. I.

J.-J. LESTANC, O. M. I.

II

LES RACINES DÉNÉES

Par le R. P. MORICE [1]

Considérée comme science distincte, la philologie comparée ne saurait se vanter d'une ancienne origine. Il n'y a pas plus d'un siècle qu'elle était encore dans son enfance. Ce n'est pas à dire que l'étude des langues en vue de déductions philologiques n'ait été poursuivie au-

(1) Le R. P. MORICE, dont nous avons déjà donné des pages très intéressantes sur les Dénés de l'Ouest, veut bien nous communiquer quelques extraits d'une étude importante qu'il a publiée dans une revue anglaise. En insérant ce travail dans nos annales, nous exprimons à l'auteur tous nos remerciements et toutes nos félicitations, et nous lui demandons de ne pas s'arrêter en si beau chemin.

paravant avec plus ou moins de succès. Dès 1563, Pigafetta, un compagnon de Magellan pendant son voyage autour du globe, enrichit sa narration de trois vocabulaires d'idiomes étrangers (1). Son exemple fut bientôt suivi par d'autres navigateurs. Les missionnaires, de leur côté, ne tardèrent pas à marcher sur ses traces, bien que leurs efforts aient eu, en général, un objectif plus restreint, puisqu'ils cherchaient surtout à collectionner le plus de versions possibles de l'oraison dominicale.

C'est pourtant Leibnitz qu'il nous faut considérer comme le premier auteur de renom qui se soit appliqué à l'étude des langues étrangères dans le but d'en déduire des conclusions ethnologiques. « Je trouve, écrit-il au P. Verjus, que rien ne sert davantage à juger des connexions des peuples que les langues. Par exemple, la langue des Abyssins nous fait connaître qu'ils sont une colonie d'Arabes (2) ». Lacroze (3) et Relaud (4), ses disciples dans le même champ scientifique, poursuivirent leurs recherches animés du même esprit et arrivèrent à des conclusions semblables.

Ce n'est cependant que sous le règne de Catherine II de Russie que la philologie comparée commença réellement à se revêtir d'une forme distincte et concrète. Faisant trêve à ses plaisirs et suspendant pour un instant les actes d'excessive rigueur qui l'ont rendue célèbre, cette impératrice dressa une liste de cent mots russes qu'elle fit traduire en autant de dialectes que possible. Elle découvrit bientôt des affinités inattendues, et écrivit de sa propre main des tables de comparaison linguistique. Vers la même époque, un savant bénédictin mon-

(1) *Navigationi e Viaggi racolti già M. Gio. Bat. Ramusio,* Venise 1563.

(2) *Leibnitii opera omnia*, édit. Dut., vol. VI, part. II, p. 227.

(3) *Commerc. epistol.,* t. III, p. 79, Leipsig, 1742.

(4) *Ibid.*, p. 78.

trait par de nombreux exemples qu'une foule de mots grecs ont une origine celtique. « Vous serez surpris, écrivait dom Pezron, quand je vous dirai que j'ai environ sept ou huit cents mots grecs, je dis de simples racines, qui sont tirés de la langue des Celtes, avec presque tous les nombres; par exemple, les Celtes disent *dec*, dix; et les Grecs, δέκα. Les Celtes disent *pemp*, cinq, et les anciens Grecs Éoliens πεμπέ. Les Celtes disent *pedwar* ou *petoar*, quatre, et les Éoliens πέτορες. Les Celtes disent *undec*, onze; *ddoudec*, douze, etc., etc., les Grecs, ενδέκα, δοδέκα, etc. Jugez du reste par cet échantillon (1). » Un autre pionnier dans la science comparativo-philologique, Col. Vans Kennedy, publia quelque temps après un ouvrage dans lequel il cite neuf cents mots communs au sanscrit et à d'autres langues. Une nouvelle ère dans l'histoire de la philologie comparative s'ouvrit à la découverte du sanscrit, la langue sacrée de l'Inde. La première grammaire sanscrite fut publiée à Rome, en 1790, par deux moines allemands, Hanxleben et Paulinus à Sancto Bartholomeo. A la même époque, sir William Jones disait, s'adressant à la Société asiatique de Calcutta : « Aucun philologue ne peut examiner les langues sanscrite, grecque et latine sans les croire sorties d'une source commune, qui n'existe peut-être plus. Une raison semblable, quoique de moindre force, nous fait supposer que le gothique et le celtique ont la même origine que le sanscrit (2). » Nous arrivons enfin au célèbre Francis Boppe, qui fit, dans les premières années de ce siècle, une étude comparée du sanscrit, du grec, du latin, du perse et de l'allemand, et, par son livre intitulé *Das Conjugationssystem*, prit rang parmi les auteurs

(1) *Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné*, art. Celtes.
(2) *Apud Catholic World*, New York, 1890, p. 383.

que j'appellerais volontiers les fondateurs de la philologie comparée.

La suprême importance de pareilles études est évidente, d'autant plus que les écrivains qui ne craignent pas de nier l'unité d'origine de la race humaine admettent que l'identité, ou même seulement une similarité notable de langage entre des nations si éloignées qu'elles soient ne peuvent être le résultat du simple hasard. Ces concordances doivent, au contraire, prouver une connexion réelle d'origine ou de parenté. Ceux qui croient, avec raison, à l'unité originelle du genre humain n'ont pas non plus manqué de s'apercevoir de ce fait. « C'est alors, dit Abel Rémusat, que nous devrions être en état de déclarer sans crainte de contradiction quelle est, d'après sa langue, l'origine d'un peuple, quelles sont les nations avec lesquelles il fut en relations, quel fut le caractère de ces relations par rapport à la souche auquel il appartient (1). »

Ces recherches, qui ont produit des résultats si satisfaisants à propos des peuples européens et de la plupart des nations asiatiques dont l'histoire est conservée dans des archives d'une authenticité incontestée, ne peuvent manquer d'être aussi utiles relativement à des races comme les tribus américaines dont toutes les données historiques consistent en quelques légendes ou en des lambeaux de traditions vagues et incohérentes. Bien plus, on pourrait presque dire que, dans leur cas, la philologie comparée est le seul phare capable de jeter la moindre lumière sur leur origine, leurs migrations et leur connexion avec les autres branches de la grande famille humaine. A moins pourtant qu'il ne nous plaise de croire à leur autochtonie, et de rejeter par là-même

(1) *Recherches sur les langues tartares*, vol. I, p. XXIX, cité d'après une version anglaise.

l'unique autorité qui puisse nous servir de guide infaillible, je veux dire les livres saints. Car, comme il n'existe sur notre planète qu'une seule espèce d'hommes et que la Bible ne nous fournit qu'une seule genèse, il s'ensuit que, sous peine d'avoir à regarder le continent américain comme le berceau de la race humaine — ce que personne n'a encore osé avancer — nous devons demander à l'ancien monde le lieu d'origine de nos aborigènes.

Et qu'on ne vienne pas objecter que le type facial, et en général les traits physiques des races américaines, différant quelque peu de ceux des nations de l'Asie et de l'Europe, il nous faut en déduire une diversité d'origine aussi bien que de race. N'avons-nous pas, dans notre propre famille indo-européenne, des types aux *facies* plus dissemblables que ceux qui différencient les tribus américaines de certains peuples asiatiques? Il n'est certainement personne qui ose nier qu'un indigène de l'Amérique du Nord ressemble plus à un Samoyède ou à un Mongol que les habitants de la péninsule Indique, par exemple, n'ont de similarité physique avec les Allemands ou les Grecs (1). Même dans les limites de simples subdivisions ethnographiques, comme la celtique et l'italique, nous trouvons des différences notables de type et de teint. Et, pourtant, qui songea jamais à considérer soit les Irlandais et les Saxons d'une part, les Français et les Italiens d'autre part, comme les produits de deux créations distinctes?

La question qui s'impose à l'ethnographe chrétien est donc celle-ci : puisque nous ne pouvons regarder les tribus américaines comme autochtones, dans quel coin de

(1) La similarité faciale des Mongols et de quelques races américaines est si prononcée, que des personnes ont confondu en ma présence des sauvages avec des Chinois.

l'ancien monde trouverons-nous leurs parents ou leurs ancêtres? Nombreuses ont été les réponses à cette question, et les opinions des américanistes ont été si variées et si contradictoires, que l'investigateur en quête d'une solution satisfaisante est dans l'impossibilité de déterminer sûrement laquelle est la plus plausible. Grotius, de Laet, Garcia et d'autres la discutèrent dans leur temps avec plus de savoir que de jugement. Aux yeux de Brerewood, Korn, Jefferson, Charlevoix, Buffon et Cuvier, les Peaux-Rouges n'étaient que des Scythes expatriés. Foster désigna même l'empereur tartare Kublai Khan comme le colonisateur virtuel du nouveau monde. Mitchell ne vit dans les Indiens de l'Amérique du Nord que de vrais Samoyèdes. Pendant le siècle dernier et dans la première partie de celui-ci, nombre d'écrivains, traitant comme spécialement judaïques certaines pratiques primitives du genre humain, s'efforcèrent de démontrer que les races américaines sont, en réalité, les descendants des douze tribus.

Mais, sans rejeter ce qu'il y a de vrai dans toutes ces hypothèses, il faut avouer que la sociologie laissée à elle-même n'est pas en état de résoudre ce grave problème. La philologie comparée peut, seule de toutes les sciences alliées, se réclamer du droit comme de la capacité d'en obtenir une solution satisfaisante. Ainsi le comprenait le judicieux Reland, que nous pouvons regarder comme un des premiers auteurs à colliger d'après les mémoires des voyageurs des spécimens de langues américaines (1). Plus tard, Smith Barton fit des progrès considérables dans la comparaison des mots de souche américaine avec des équivalents de dialectes du nord et de l'est de l'Asie. « Dans quatre-vingt-trois langues exami-

(1) *De linguis americanis, Traject.*, 1708.

nées par Barton et Vater, on a trouvé cent soixante-dix mots dont les racines paraissent identiques ; trois cinquièmes ressemblent au mandchou, au toungouse, au mongol et au samoyède (1) ». Je passe sous silence les américanistes plus récents, tels que Gallatin, Humboldt, Schoolcraft Gibbs, sans parler de ceux qui vivent encore, dont les recherches et les études consciencieuses ont illustré la science américaine (2). Tous s'entendent à déclarer que le critérium le plus sûr pour déterminer la congénéité de deux tribus indiennes est la similarité de leur langage.

Ce que Smith Barton fit pour les groupes linguistiques iroquois, sioux, muskogéen et eskimo peut, ce semble, se répéter en faveur des dialectes dénés ou athabaskiens. Son œuvre étant certainement un pas dans la direction du vrai et de l'utile, je demande le privilège de m'enrôler comme un de ses humbles disciples. Il m'est donné de vivre au milieu de Peaux-Rouges appartenant à une famille aborigène qui peuple un territoire de plusieurs milliers de milles d'étendue dans le nord-ouest de l'Amérique britannique. Dans une contrée d'un si vaste périmètre se meuvent un grand nombre de tribus homogènes qui parlent des dialectes si différents qu'elles ne peuvent se comprendre les unes les autres, et pourtant si évidemment apparentées, qu'à partir des steppes glacés des Loucheux d'Alaska jusqu'aux plateaux verdoyants des Tsilkoh'tin de la Colombie Britannique ou jusqu'aux plaines boisées de la tribu montagnaise, les mots qui servent à exprimer les nécessités de la vie indienne, comme le castor, l'ours, le canot, ou les

(1) Al. von Humboldt, *Views of the Cordilleras*, vol. I.

(2) L'original de cet essai a été écrit pour une revue américaine, ce qui expliquera pourquoi les Américanistes d'origine européenne ne sont pas mentionnés.

choses d'importance primaire, telles que l'eau, le feu, les pierres, etc., sont d'une similarité surprenante, quand ils ne sont pas complètement identiques. Cette homonymie singulière m'a toujours paru de la plus grande importance pour l'ethnographie. Car si nous découvrons jamais dans quelque partie du globe des races apparentées à nos Dénés par descendance directe ou parallèle, il me semble que ce devra être par l'intermédiaire de ces racines fixes, immuables et apparemment d'une très grande antiquité. Et j'ose espérer que cette assertion peut soutenir le feu de la plus chaude critique. En effet, supposons un instant que, par quelque cataclysme impossible, nous nous trouvions subitement dépourvus du moindre fragment d'histoire en tant qu'ayant trait au passé des nations civilisées. Quel moyen, je le demande, de reconstituer la carte ethnographique, par exemple, de l'Europe, autrement qu'à l'aide des éléments radicaux des idiomes parlés par ses habitants? De même, si les racines de la langue liturgique copte n'avaient été identiques avec l'égyptien des anciens Pharaons, on serait encore à chercher la clef de ces hiéroglyphes qui, pendant des siècles, furent l'énigme de générations de savants. Toute base de comparaison manquant, aucun résultat pratique n'aurait pu être obtenu (1).

C'est pourquoi, au lieu de bâtir présomptueusement des théories hasardées avant d'avoir amassé une quantité suffisante de matériaux de caractère non équivoque, comme Abel Rémusat accuse ses contemporains d'avoir fait (2), je prends la liberté de soumettre au monde sa-

(1) Chacun sait que les Coptes sont les descendants des anciens Égyptiens. Leur langue, mêlée de grec depuis l'époque des Ptolémées, conserve encore ses racines d'autrefois.

(2) « Ici comme ailleurs, on a commencé par bâtir des systèmes au lieu de se borner à l'observation des faits. » (*Recherches sur les langues tartares*, Paris, 1820, p. XVIII.)

vant une liste de mots racines extraits du vocabulaire d'une quinzaine de tribus dénées. Me permettra-t-on de prier les amateurs de recherches philologiques de vouloir la parcourir patiemment? Puis-je demander aux lecteurs en position de le faire de comparer les racines qu'elle contient avec des mots de langues asiatiques ou même européennes, mais plus particulièrement avec ceux des idiomes touraniens? Si l'on trouvait dans ce vocabulaire polyglotte des termes dénés qui soient phonétiquement identiques avec des mots de souche hétérogène tout en restant philologiquement synonymes, on ferait une faveur très appréciée en m'envoyant (1) le résultat de ces recherches.

Je n'ignore pas que la terminologie n'est pas en elle-même tout ce qui constitue une langue. Il faut aussi compter avec la grammaire et la syntaxe. Mais, en premier lieu, j'ai déjà donné ailleurs (2) un aperçu assez détaillé de l'aspect grammatical des idiomes dénés que mes bienveillants coopérateurs pourraient consulter, peut-être avec avantage. Ensuite, il ne faut pas oublier les paroles suivantes d'un philologue qui fait autorité en pareilles matières. «A propos des relations de deux langues, il paraît, dit Alexandre von Humboldt, qu'on ne pourrait rien conclure de la coïncidence du sens d'un seul mot de chacune d'elles. Il y aurait aussi une probabilité de trois contre un que la concordance de deux mots ne tire pas à conséquence. Mais si trois mots paraissent être identiques, il y aurait alors plus de dix

(1) A Stuart's Lake Mission, *via* Quesnelle B. C., Canada. L'original de cet essai étant en anglais, et contenant seul le vocabulaire dont il est ici question, ces remarques ne s'adressent naturellement qu'aux lecteurs assez familiers avec cette langue pour user intelligemment de ce vocabulaire et des remarques explicatives omises dans la présente version. Le tout leur sera envoyé sur demande.

(2) *Transact. Can. Inst.*, vol. I.

chances contre une qu'ils sont dérivés dans les deux cas de quelque souche commune, ou introduits dans la langue d'une autre manière. Six mots donneraient plus de dix-sept cents chances contre une, tandis que huit nous en fourniraient presque cent mille; en sorte que dans ces derniers cas, l'évidence serait presque absolument certaine (1). » En outre, certains faits semblent nous permettre de soutenir que, sous l'influence de causes particulières, une langue peut subir de telles altérations que ses mots appartiendront à une classe linguistique, tandis que sa grammaire relèvera d'une autre. En d'autres termes, bien que la structure grammaticale des dialectes dénés diffère de celles des langues avec lesquelles ils sont congénères par leur terminologie, il ne s'ensuivrait pas que la corrélation des uns avec les autres fût sans valeur philologique.

Suivent, dans le texte anglais, quelques pages relatives à la nature et aux particularités des racines contenues dans le vocabulaire. Ces remarques ne peuvent intéresser que la classe de lecteurs visée dans la note 1.

(1) *Apud* Klaproth (*Asia polyglotta*, p. VI).

— — —— -- —— — — - --